

**Mémoires
de survie en
Pays Cathare**

Par Johann Larsen

Mémoires de survie en Pays Cathare

Par Johann Larsen

"And he touch her perfect body with his mind"

"Et il touche son corps parfait avec son esprit"

Léonard Cohen " Suzanne"

Tous droits réservés à:

Jean Pierre ALBERT

171 Rue de la Caravelle

85440 TALMONT ST HILAIRE

ISBN : 978-2-9562871-9-3

EAN : 9782956287193

Mémoires de survie en Pays Cathare 18.7

Nota : Pour certaines approches historiques nous nous sommes appuyés sur " CATHARES la TERRE et les HOMMES", de Gérard Sioen et Michel Roquebert.

Et aussi dans le LE PAYS CATHARE de Marie Lauragais.

Les photographies sont personnelles et issues de nos voyages.

20 Mai 1209, Montagne Noire d'Occitanie.

- 1 -

Le village fortifié de Saint Pons à l'Ouest des Cévennes, au bord de l'espace Cathare, possédait un fonctionnement très particulier, en pleine guerre de religion, il ne penchait ni pour le Pape, ni pour la reconnaissance du Catharisme, mais préférait conserver sa fidélité au Roi Philippe Auguste.

Pons Narbona, depuis l'année 1200, le chef indiscuté de ce village du bord de la Montagne Noire, revenait de sa tournée matinale des postes de surveillance disséminés tout autour du village, car depuis quelques jours il avait un doute sur la tranquillité relative de la région toute entière.

C'était l'heure de son premier repas de la journée, et autour de l'immense table carrée s'étaient installées face à lui, ses fidèles servantes, Germaine et Bénédicte, et la toute nouvelle aide, Amia, qui les avait rejointes à la fin de l'hiver et sur sa droite, Philippa, l'invitée de la dernière heure, arrivée dans la soirée de la veille en provenance de Minerve, le fameux Château Cathare, réputé imprenable. Philippa était accompagnée d'un jeune écuyer, absent pour ce 1^{er} repas. C'était une jeune femme, au corps musclé, habituée aux joutes et aux bagarres, un garçon manqué, les cheveux coupés courts. Elle avait des yeux noirs qui n'hésitaient jamais à fixer leur interlocuteur. Le repas du soir s'était bien déroulé, même si les questions de Souveraineté et de Maisonnées étaient restées en suspens.

Il était vrai que depuis deux ans déjà, le pays Occitan était en ébullition.

Au printemps 1207, avaient eu lieu deux conférences contradictoires entre Catholiques et Cathares, réunions où toutes les raisons de discorde étaient habituellement mises sur la table. Mais ces conférences ne furent jamais suivies d'effet. Le pape Innocent III poussait, depuis lors, le Roi de France à prendre ses responsabilités et l'engageait à lancer une croisade pour éradiquer toutes les poussées du Catharisme. Les grandes maisons du Sud se regroupaient déjà autour du Comte de Toulouse, Raymond VI, mais fin avril 1207 celui-ci fut excommunié par le Pape.

Cependant, le grand virage qui allait mettre le feu au Pays de l'Occitanie trouva son origine le 14 janvier 1208 lorsque le légat du Pape, Pierre de Castelnau, fut assassiné à Saint-Gilles dans le Rhône. Dès le 10 mars le pape lança alors ses Bulles de Croisade. Un frein passager eut lieu en avril 1208, lorsque Philippe Auguste, le Roi de France, refusa de prendre la tête de cette Croisade contre son peuple. S'en suivit une période trouble où toutes les maisons soutinrent tour à tour l'église catholique qui percevait la dîme et vivait dans le luxe, ou la religion Cathare où chacun travaillait et vivait sa foi sans ostentation souvent par de simples prêches en pleine nature, car le catharisme faisait fi des bâtiments, des églises et surtout honnissaient les dorures du clergé.

Les 'Bons Chrétiens' ne reconnaissaient qu'un seul sacrement, celui du baptême, appelé le '**Consolament**', le sacrement reçu par ceux qui avaient connaissance de la '**Vérité**'.

Ce sacrement qui consacrait les Parfaits et les Parfaites, était aussi prodigué en fin de vie aux Bons Chrétiens, afin qu'ils puissent partager la vie des Justes. En effet certains croyants craignant de ne pouvoir, du fait d'une mort brutale, bénéficier du '**Consolament**' avant de mourir, signait un pacte avec les Parfaits, qui permettait au croyant d'être consolé dans sa dernière heure même s'il était sans connaissance. Ce pacte avait pour nom la '**Convenensa**'.

Dès le début de ce repas matinal, Idriss, l'ami eunuque de Pons Narbona, se tenait debout, les bras croisés sur le torse près de l'entrée de l'immense pièce ronde qui servait de salle à manger. Une servante cuisinière, apporta de l'eau chaude et des fruits frais.

-« Dites-nous Philippa, demanda Pons, suite à la promulgation par le pape Innocent III de ses bulles de croisade, le 10 mars 1208, qu'est-ce qui a été décidé pour améliorer la défense de Minerve ? »

-« Comme pour Saint-Pons, beaucoup de travaux ont été entrepris, protection des cuves et des citernes d'eau, renforcement des murs, des tours d'angles, des portes d'accès, formation des combattants, mais les vôtres que j'ai vus hier au soir en manœuvres dans la cour devant la palissade, m'ont semblé très valeureux et bien en forme. »

-« Nos hommes ont fait de grands efforts, ils sont adroits, vifs et souples. Mais la prochaine guerre ne sera pas la même si elle est menée en croisade par Simon de Montfort. »

-« Oui, dit-elle, car beaucoup parlent de lui comme du futur chef militaire de la croisade. Mais il se fait étrangement prier, semble-t-il, n'étant pas certain de ses comparses ni des terres qu'il aurait à y gagner. Car il ne veut pas rien pour rien. »

-« C'est tout à fait exact, poursuivit Pons Narbona, j'ai connu son frère Guy de Montfort durant la troisième Croisade en Orient. Ce Simon de Montfort est d'une cruauté sans pareille, conjugée à une science du combat

et à un manque de parole manifeste. Mais qu'attendez-vous de nous Dame Philippa ? »

-« Nous aimerions compter sur vos meilleurs hommes pour nous aider à défendre Minerve, en attaquant l'arrière-garde des Croisés quand ils se mettront en marche, car Minerve par sa présence, indirectement vous protège. »

-« Ce n'est guère évident de vous répondre favorablement, Dame Philippa, si nous nous découvrons, leurs armées en croisade nous pilleront, comme elles l'ont fait en Flandres et en Champagne en 1198, et nous sommes en plus sur le territoire du Roy, dont j'ai été un Sergent très proche. »

-« Oui, répondit Philippa, nous savons tout cela, mais le temps de choisir son camp est venu, le Roy refusant de s'engager, et les Comte de Béziers, de Toulouse et celui de Carcassonne prennent fait et cause pour le Catharisme. Il vous faut faire un choix désormais. »

Le petit repas matinal prenait fin. Pons Narbona invita ses proches servantes à se retirer pour leurs occupations et fit signe à Philippa de le rejoindre à ses côtés.

Alors qu'elle s'avançait vers l'angle de la grande table de chêne, Pons Narbona lui demanda :

-« Vous voulez que je rejoigne votre cause, Dame Philippa, mais pourquoi me le demandez-vous avec de tels arguments ? »

La jeune femme venait de contourner le coin de la grande table en chêne, tout en accélérant son pas. D'un coup, elle leva son bras caché dans sa longue manche noire d'où sortait dans sa main serrée, un poignard effilé.

Avec vivacité, Pons Narbona s'était levé de son siège et le tranchant de sa main droite s'abattit violemment sur le coude droit de la jeune femme, tandis que de sa main gauche, il se saisissait du poignet, resté en suspens, avant de le plaquer sur la table.

La douleur ressentie dans son bras, augmentée de la force transmise par le serrage de son poignet, lui fit lâcher l'arme qu'il repoussa plus loin sur la table. Dans son attaque bloquée franchement, sa hanche avait heurté la table et son corps tout endolori avait basculé de tout son long sur celle-ci.

Idriss accourut vers son maître.

-« Fouille-là au corps, Idriss, elle a peut-être une autre arme cachée sous ses vêtements. »

L'eunuque posa ses mains immenses sur les hanches de la jeune femme et en fit le tour, puis il lui saisit tour à tour les deux jambes pendant que Pons la retenait immobile, allongée sur la table. Idriss releva le bas de la robe et ses yeux courroucés virent une autre lame qui était tenue sur l'intérieur du mollet droit et disparaissait de moitié dans la petite botte de cuir. Il lui enleva.

Etonné par sa découverte, il laissa ses mains s'égarer sur la poitrine de la belle. Il déchira la chemise qu'elle portait et arracha d'un geste vif, le bandeau qui protégeait ses seins, découvrant une poitrine blanche gonflée par la respiration. Une étoile en fer retomba sur la table. Bien utilisée cette petite arme pouvait-être mortelle pour la carotide. Décidément la jeune dame avait de la ressource.

Un petit parchemin, plié en quatre, s'échappa avec retard du bandeau qui venait de glisser à terre.

Idriss se pencha, le ramassa et le tendit à son maître.

Pons Narbona dépla le document :

"Essaie de soudoyer l'ancien Sergent du Roy qui dirige Saint-Pons. S'il n'est pas d'accord pour nous aider, tu t'en débarrasses, puis tu te rends au Couvent au-delà de la rivière, où frère Cabaret te cachera pendant plusieurs jours. P. B."

-« Ce que je lis là, montre de la préméditation, Dame Philippa, je vais vouloir de vraies explications. Idriss tu l'emmènes dans le donjon et tu l'attaches au chevalet. Reviens me voir ensuite. »

Une heure plus tard, Pons Narbona pénétrait à son tour dans le donjon circulaire.

Philippa était là, allongée sur un chevalet de supplices, une immense table basse en pente recouverte d'un tissu abîmé en lin marron, la jeune femme était attachée en croix par les poignets et les chevilles. Ses vêtements déchirés par Idriss laissaient voir sa poitrine nue.

-« Ce n'est guère commode pour toi Philippa, mais tu le devines, ton forfait n'ayant pas réussi, tu me dois des explications :

-«Je voudrais d'abord connaître ton nom véritable et savoir à qui j'ai à faire. Avoir une explication sur ta haine à mon encontre ? Connaître quel est ton appui chez nous, car tu semblais très au fait de notre façon de vivre ? Je veux aussi savoir qui a bien pu te renseigner et en quoi le prieur du Couvent peut-il t'aider et comment doit-il te cacher ? Enfin quel rôle a ton écuyer et je veux que tu saches qu'il est déjà au cachot. »

-« Veux-tu bien répondre à toutes mes questions ?

Silence.

-« Qui es-tu ? »

-« Je m'appelle Philippa de l'Isle-Jourdain, la fille cadette d'Esclarmonde de Foix, celle qui a fait construire Montségur en 1204, après la mort de mon père en 1200. »

-« Merci Philippa, même si tu voulais me tuer pour un engagement, je veux que tu saches que j'admire ta mère, la

Grande Esclarmonde. C'est une femme exceptionnelle. Une Parfaite, n'est-ce-pas?»

-« Oui. »

-« Mais alors pourquoi me haïr jusqu'à me tuer ? »

-« Ce n'est pas toi que nous haïssons mais tout le monde nous dit de Minerve à Carcassonne, jusque dans le Lauragais, que tu as su organiser ta citadelle fortifiée de Saint Pons, de main de maître, et que tu te sépares, sans regret, de tous ceux qui ne fonctionnent pas comme il faut. »

-« Tu as raison, mais tu le sais, je ne tue pas pour cela. Les gens repartent d'ici, libres, et je respecte leurs choix même si je ne les approuve pas. Toi-même tu pourras repartir libre très vite, si tu réponds à mes questions. Je n'ai qu'une parole. Sinon, tu le sais, tu m'obligeras à employer la force, la persuasion du soldat. Et tu seras peut-être surprise. Alors ton appui parmi nous, qui est-ce ? »

Silence. Philippa venait de détourner la tête en guise de réponse.

-« Je suis patient, Philippa, mais ne m'oblige pas à te martyriser. » Silence

-« Tu sais ce que font les soldats lorsqu'ils investissent un village, continua Pons Narbona. Ils volent, brûlent, blessent, tuent ou violent. J'imagine qu'à ton âge tu tiens à ton intégrité physique, Philippa, tu es très jolie et si je commence à toucher ta poitrine ou ton ventre, tu vas me traiter de tortionnaire, mais je vais le faire car j'exige des réponses. »

Pons Narbona posa alors une main à plat sur le ventre à découvert et l'autre sur le sein droit.

Philippa releva la tête et ses yeux lancèrent des éclairs.

-« Alors veux-tu me répondre ? »

Le corps tendu comme un arc, les bras tiraient sur les sangles qui retenaient les poignets et les genoux ne pouvaient pas plier, obligeant les cuisses de la jeune prisonnière à rester totalement ouvertes, sans protection. Mais elle avait encore sur elle sa jupe en laine colorée.

La main droite de l'homme se faisait pressante sur son ventre et allait bientôt pénétrer sous le vêtement.

Le souffle de la jeune femme s'accéléra et ses yeux noircissaient de colère contenue.

-« J'attends toujours », dit-il.

La pression suivante sur son ventre interrompit sa respiration par sa puissance. Elle sentit que les doigts allaient atteindre son linge intime qui ceignait son bas ventre. Elle était totalement à sa merci.

-« Si vous continuez, je vais crier. »

-« C'est bien inutile ici, jeune Dame, tu es dans un donjon aux murs épais et moi, je suis patient, mais comme tu me préviens je vais anticiper, ajouta-t-il. »

Pons Narbona retira ses mains du corps de la recluse, prit un torchon posé sur le tabouret près du chevalet à supplices et le trempa en entier dans une bassine posée au sol. Il l'essora légèrement, le déplia et l'étendit brusquement sur le ventre et les seins de la jeune prisonnière.

Celle-ci sursauta et hurla, l'eau était glacée. L'homme posa alors le linge sur son visage, lui cachant ses yeux qu'elle avait magnifiques et du plat de sa main, il appuya le linge sur sa bouche la privant ainsi de respiration.

Philippa se débattait mais ne pouvait fuir la pression de cette main si puissante.

-« Alors tu veux toujours crier Philippa ? », lui redemanda-t-il en retirant le linge.

Il fixait ses yeux dans les siens, intensément, et elle hésitait sur la conduite à tenir, tout en reprenant son souffle.

Puis elle cria à nouveau.

Pons Narbona enroula tranquillement le linge, le plia en deux et l'engagea dégoulinant d'eau dans la bouche de Philippa. Elle étouffa et ses yeux convulsèrent.

-« Tu vois c'est moins facile de crier maintenant, mais tu peux encore respirer par le nez. »

Philippa congestionnait et ses narines s'ouvraient au maximum, cherchant de l'air.

-« Si tu souhaites me parler, ferme deux fois de suite ta main gauche. Je resterai attentif à ta demande. »

Puis le chef de Saint Pons posa à nouveau sa main puissante sur la peau fraîche et humide du ventre de la jeune prisonnière. Ses doigts disparurent aussitôt sous la ceinture et écrasèrent le bas-ventre de Philippa avant de s'introduire sous la lisière de son linge intime.

Pons fixait la main toujours immobile. Philippa ferma les yeux et sentit sa dernière heure de femme libre, arrivée.

Comme face à une petite fille craintive, Pons, de son autre main, lui caressait gentiment le front jusqu'à la racine de ses cheveux coupés courts.

En proie aux pires tourments, céder ou ne pas céder, Philippa réfléchissait le plus vite possible, mais les doigts puissants qui allaient attaquer son intimité entre ses cuisses

en pleine extension mais inutilement protectrices, bloquaient tout à la fois, ses idées et sa respiration.

Elle allait mourir étouffée. Oui ! Elle allait devoir céder car elle était trop à la merci de son bourreau.

Quand elle rouvrit les yeux, elle vit un regard inquisiteur qui la transperçait aussi fort que les doigts entre ses jambes. Elle était totalement inhibée.

L'homme jeta un œil à la main gauche ouverte et inerte dans son raidissement; il laissa filer sa main plus avant.

Elle se trouvait prise dans les rets d'un chasseur insensible, en attente, et elle cherchait dans un second souffle quelques dernières forces qui l'aideraient dans son combat, mais sa main ne se fermait pas.

Deux doigts pressèrent fermement l'entrée haute de son intimité. Elle sentit son bas-ventre s'humidifier, à son corps défendant, elle voulait faire machine arrière et se retenir d'abdiquer ainsi. Mais avant d'aller plus loin dans son avancée, le chasseur venait de poser sous son nombril, sa seconde main en appuyant fermement, comme il savait le faire, sur son bas-ventre.

Philippa eut la sensation véritable d'être prise dans un étau dans son corps entier, saisie comme un gibier à la chasse, victime expiatoire d'un prédateur qu'elle n'avait pu tuer, qui se vengeait sur elle et la tenait à sa merci.

Mais cette main si puissante écrasant son bas-ventre, lui procurait des sensations si multiples que ces dernières polluaient son esprit et lui interdisaient toute réponse.

Sa main restait toujours bloquée en attente.

Quand l'un des doigts maudits se remit à progresser encore, elle faillit exploser. Ses fesses s'étaient décollées du

gibet dans un dernier soubresaut avant la soumission que son tortionnaire avait bien perçue et su interpréter. Il insista davantage.

Tendue comme un arc, relevée sur ses talons bloqués dans les colliers de cuir, Philippa dont le corps ne lui obéissait plus, ne venait-elle pas de trouver son maître ?

C'est alors que l'autre main écrasa encore plus sa vessie et elle sentit un liquide quitter son corps, les vannes ouvertes, sans plus aucun commandement capable de l'arrêter.

Le chaud liquide s'écoulait entre les doigts qui la délivraient.

Son plaisir atteignit un sommet mais sa main ne plia pas.

Pons Narbona retira alors le linge qui obstruait sa bouche et lui caressa le visage. Elle reprit difficilement son souffle et sa poitrine soulevait vers lui deux seins pâles qu'il toucha avec tendresse. Puis il se pencha sur elle et déposa un baiser sur son front et un autre sur ses lèvres, comme dans un remerciement.

Il saisit ensuite un broc d'eau et lui offrit à boire tout en lui retenant la tête. Elle avala tout ce qu'elle put. Un surplus se déversa même dans son cou et sur ses seins.

Il reprit le linge et essuya le corps de la jeune femme, caressa ses jolis seins et referma son vêtement.

-« Me diras-tu, maintenant, celui ou celle qui t'a renseignée sur Saint-Pons ? »

La jeune captive avait retrouvé des forces.

-« Il ou elle ne m'avait pas dit que tu étais un soldat aussi doux, heureusement que je n'ai pu perpétrer mon forfait.

Me feras-tu connaître un autre moment aussi fort, dit-elle en souriant ? »

Ses yeux plongés dans les siens, il conclut :

-« Bénédicte et Germaine vont venir changer tes vêtements et nettoyer ta paillasse. Idriss sera avec elles. Il pourra te libérer une main, du moins si tu préfères m'écrire. Dis à Idriss ce que tu souhaites. »

Et il la quitta sans un autre regard.

Son docile chien de garde, un pyrénée, Hector, l'attendait sur le pas de la porte et à sa vue, remua la queue de plaisir avant de dévaler l'escalier circulaire dans ses pas.

Très tôt, comme chaque matin depuis 1198, Pons Narbona avait déjà fait à cheval le tour des lieux de guet passant de la vallée de la rivière Jaur, contournant l'Abbaye et remontant jusqu'au petit sommet qui dominait le village fortifié sur la route de Riols. Il avait fini par le chemin tortueux qui menait à Brassat. Tous les guetteurs étaient à leur poste et il les avait tour à tour félicités, car c'étaient eux qui, par leur veille active, protégeaient le mieux leurs familles.

Lors de son passage près de Brassat, le guetteur avait activé le fil qui indiquait par un coup de cloche sonnait au côté ouest du village fortifié que tout allait bien sur son lieu de guet. Cette invention avait eu l'adhésion de tous les veilleurs car ce système était couplé à un autre, plus silencieux, qui liait les différentes strates de guet entre elles. Si un problème se posait à un quelconque endroit autour de Sant-Pons trois coups successifs résonnaient dans l'axe du lieu où le problème s'était manifesté et toutes les tours de guet étaient instantanément prévenues.

Six arbalétriers montaient alors, immédiatement, au créneau de la tour d'angle en cause et 3 compagnies de 10 hommes se tenaient prêtes en moins de trois minutes, derrière les deux portes principales pour intervenir à l'extérieur sur le principe de l'encerclement. Tous les hommes avaient bien assimilé l'ensemble des exercices de défense que Pons Narbona, aidé d'Idriss, son fidèle eunuque, leur avait patiemment inculqué. Ils maniaient l'épée et la dague à merveille et chacun qu'il soit artisan

charpentier, terrassier ou boulanger connaissait son rôle quand le village était visé.

La dernière attaque du village remontait aux premiers jours du printemps précédent.

Une bande de voleurs de grands chemins, avait surgi un matin sur la route de Béziers. Ils voulaient piller Saint-Pons avant de rejoindre la vallée pour continuer leurs exactions.

Les guetteurs les surprirent dès leur arrivée en haut de Condades. Trois coups de cloches retentirent aussitôt à la tour Est du village et pour marquer l'urgence, ces appels furent suivis dans les 10 secondes suivantes, de trois nouveaux appels.

La tour Est et la tour Sud se couvrirent de trois arbalétriers chacune. Les brigands passaient tout juste le pont sur la Jaur, en bas du village, que les trois compagnies étaient déjà à pied d'œuvre, l'une sur la place découverte devant la palissade Sud-est, et les deux autres dissimulées entre les maisons aux volets tous clos, prêtes à prendre à revers toute la bande. Le groupe lancé au grand galop fonçait sur les soldats qui les attendaient visiblement de pied ferme devant les fortifications. Les trois premières flèches issues de chaque tour firent mouche, 3 cavaliers et un cheval furent touchés dès leur entrée à terrain découvert. La seconde salve de flèches, quatre secondes plus tard saisit les autres cavaliers dans leur élan lorsqu'ils vinrent à marquer un temps d'arrêt, surpris par cette pluie venant des deux tours d'angles à la fois. Les derniers cavaliers posèrent pied à terre sous une nouvelle nuée de flèches qui coucha deux chevaux et deux brigands. Dix soldats surgirent d'entre les maisons et le cliquetis des épées de ceux en attente devant la palissade se mêla aux leurs dans

un combat très inégal. Deux assaillants périrent rapidement, les autres déposèrent les armes.

Un cavalier, leur chef sans doute, était resté en retrait à l'entrée de la place. Voyant la tournure des événements il s'apprêtait à s'enfuir lorsqu'il fut entouré par 8 fantassins l'arme au point. Il cessa immédiatement toute velléité, un garde lui prit son épée et un autre lui saisit des mains, la lanière du cheval qu'il tirait avec lui, couvert de nombreux sacs contenant, sans doute, les larcins des vols et pillages précédents.

Grâce aux arbalétriers, l'attaque avait été réduite en guère plus de cinq minutes et aucun blessé n'était à dénombrer à Saint-Pons. Par contre sept voleurs avaient trouvé la mort, deux étaient blessés gravement et cinq autres seraient transférés comme prisonniers à Narbonne ou à Carcassonne, car fait spécial, le comté de Saint-Pons pouvait, selon le droit du Sud, se tourner vers l'un ou l'autre gouverneur de ces deux villes pour ses besoins administratifs.

Les deux voleurs blessés furent soignés sur place et, pour la petite histoire, souhaitèrent, une fois guéris, continuer leur vie au village de Saint-Pons qui avait, dans cette attaque, bénéficié outre l'apport important de 10 chevaux, d'un grand nombre de bijoux ou objets d'argenterie, issus de leurs larcins.

Cette attaque matinale avait soudé une fois de plus la population et ses protecteurs autour de Pons Narbona dont chacun louait les qualités de chef.

Arrivé en haut de l'escalier de la tour du donjon, Pons Narbona frappa vivement à la porte.

Idriss ouvrit et le rejoignit à l'extérieur.

-« Bénédicte et Germaine terminent la toilette de Dame Philippa. Tout s'est bien passé mais j'ai trouvé Germaine bien agressive, au contraire de Bénédicte qui a fait montre de douceur. »

-« As-tu saisi un peu de leurs conversations ? »

-« Dans l'escalier, Germaine semblait remontée contre le fait d'entreprendre la toilette de Philippa, mais ça fait dix jours déjà qu'elle est de mauvais esprit depuis que Dame Philippa a été annoncée à Saint-Pons en fait. »

-« Idriss, surveille bien Germaine et conduis-les de suite toutes les deux dans la salle des festivités. Je les y attends. Je vais régler cela. »

Quelques minutes plus tard, Idriss introduisit les deux femmes dans la grande salle des fêtes et s'installa en attente le long du mur près de l'entrée.

Son chef, habillé de sa belle chasuble rouge à fils d'or qui le grandissait encore, alla s'asseoir sur le podium, sous le grand baldaquin d'où il rendait aussi la justice.

-« Alors que se passe-t-il, mes Dames, je ne peux plus vous demander de prendre soin d'une invitée sans que vous soyez contrariées ? »

-« Une invitée qui a voulu vous tuer, une Cathare de Minerve. Vous devriez lui donner la mort. »

-« Ai-je l'habitude ici de tuer tous ceux qui ne sont pas d'accord avec moi ? »

-« Non, mais elle, c'est le diable. »

-« Comment peux-tu en être aussi certaine ? Tu la connais ? Tu l'as déjà vue ? Parle. »

-« Oui je la connais. Elle est payée pour se débarrasser des gêneurs. »

-« Par qui dis-moi ? »

-« Par des religieux qui à cause de vous n'ont plus la main mise sur les pauvres du pays. »

-« Toi aussi n'est-ce-pas, tu es dans ce cas, payée par des religieux ? Tu es venue chez nous dans quel but ? »

-« Vous connaître, vous voir fonctionner et rendre compte. »

-« A qui ? »

-« A d'autres religieux que je ne connais pas. »

-« Et tu en dis quoi de ma façon de faire ? Elle te déplaît, elle ne correspond pas à ta religion. »

-« C'est cela, elle n'est pas en lien avec ma religion. »

-« Je ne donne sans doute pas assez de bien-être ou d'amour autour de moi. Je dois donc disparaître ? »

Bénédicte souriait de cette dernière réponse. Silence.

-« Si tu en avais la possibilité maintenant c'est ce que tu voudrais faire ? Tu remplirais le contrat que Dame Philippa n'a pas réussi à réaliser malgré tous les renseignements que tu lui as donnés. N'est-ce-pas là, la réalité ? »

-« Oui. Et elle aussi ne doit pas vivre. »

-« J'ai bien compris Germaine. Idriss va te mettre aux arrêts et tu seras jugée demain matin. Je ne demanderai

pas ta mort mais tu seras bannie de mon service et de Saint-Pons. Idriss va s'occuper de toi. »

Bénédicte attendait la tête baissée.

-« Viens ici, Bénédicte. »

La jeune femme monta les quelques marches et posa un genou sur la marche devant lui :

-« Tu as deviné ce qui se passe, n'aies aucune crainte pour toi. Tu n'as rien à te reprocher n'est-ce-pas ? »

-« Si, un peu, car j'avais perçu des choses bien avant l'arrivée de Dame Philippa. Germaine est allée deux fois au couvent la semaine dernière et à chaque fois elle est revenue très cassante avec moi et Amia. »

-« C'est fini, Bénédicte, je te retrouverai ce soir au repas. »

Pons Narbona se leva et disparut par la porte située sur le côté du trône.

Quand il pénétra silencieusement dans la salle circulaire où était retenue Philippa, il la trouva reposant paisible, sur son côté droit. Idriss lui avait libéré un poignet et ses deux chevilles. Elle dormait couchée en quinconce sur l'immense peau de mouton qu'Idriss avait étendue sous elle, sa main gauche était glissée dans les plis de sa jupe et elle portait une chemise blanche avec ses initiales, gravées en rouge, à hauteur de son sein gauche. Philippa était sereine.

Il s'approcha et s'assit sur le bord du chevalet aux supplices. Philippa ouvrit les yeux et lui sourit.

-« C'est exceptionnel de voir une jeune et jolie femme qui sourit à son bourreau. »

-« Tu n'es pas mon bourreau et puis tu m'as promis la vie sauve si je répondais à tes questions, mais tu as été tellement insistant, fort et persuasif que je n'ai pu répondre à toutes tes attentes. »

-« C'est vrai, même sous la torture, tu n'as pas cédé non plus le nom de ton indicateur. »

-« Oui, mais je sais que tu la connais car même Idriss a vu à quel point elle était agressive avec moi. Heureusement que Bénédicte et lui étaient là, seule entre ses mains je ne pourrais plus te parler. »

-« C'est fini, Philippa, cette femme a été jetée en geôle de basse-fosse. Elle sera jugée demain matin et tu assisteras, libre, à son procès. En attendant Idriss s'occupe de son cas et si tu n'y vois pas d'inconvénient, ton jeune écuyer lui tiendra compagnie ensuite pour la laver et la préparer à son procès. Elle lui fera ainsi son éducation. »